

A traditional Japanese illustration, likely a woodblock print, depicting a woman in a red garment holding a sword, surrounded by large fish and waves. The scene is set against a background of blue and white waves. The woman is the central figure, looking towards the right. She holds a sword aloft in her right hand. Several large fish, including a prominent red one, are swimming around her. The overall style is characteristic of Edo-period Japanese art.

Cyrille P. Coutansais

# Les hommes et la mer

CNRS EDITIONS

井草

## Présentation de l'éditeur



### **La grande fresque illustrée des relations entre l'homme et la mer. Entre peur, fascination et exploitation.**

C'est à une autre histoire des hommes que ce livre nous convie, une histoire rendant toute leur place à des civilisations qui avaient le goût du large. Des hommes qui, sans cartes ni GPS, partaient à l'aventure, mais dont l'épopée est aujourd'hui oubliée. Le lecteur sera emporté dans le sillage des

Polynésiens à la conquête du Pacifique, sur les traces des nomades des mers de la Terre de Feu, du Japon et d'Indonésie. Il sera immergé dans l'imaginaire lié à la mer : peuplée de monstres dans certaines civilisations, elle est à l'inverse un jardin d'Eden pour d'autres.

Dans ce livre richement illustré, Cyrille P. Coutansais nous fait voyager avec ces peuples des mers qui ont longtemps régné sur notre monde, et dévoile leur savoir-faire et mode de vie. Il nous montre aussi l'inexorable montée en puissance des terriens, qui imposent petit à petit leur représentation du monde et de la mer, la cadastrant et la parcellisant pour mieux l'exploiter.

Aujourd'hui, à l'heure où les hommes s'intéressent de plus en plus aux abysses, sanctuaire longtemps préservé, il est sans doute temps de réunir nos mémoires, maritime et terrestre. Réunir nos deux hémisphères, terrien et marin n'est plus une option : c'est une obligation pour que se poursuive la grande épopée des hommes et de la mer.

*Directeur de recherches du Centre d'Études Stratégiques de la Marine (CESM), Cyrille P. Coutansais est notamment l'auteur de L'Atlas des empires maritimes (2013, rééd. 2016, Médaille de l'Académie de Marine), de La terre est bleue (2015), et de L'empire des mers. Atlas historique de la France maritime (2015, Grand Prix Jules Verne).*

Les hommes  
et la mer

Maquette intérieure et mise en page : Marie Léman

© CNRS Éditions, Paris, 2017

ISBN : 978-2-271-11645-1

Cyrille P. Coutansais

# Les hommes et la mer

**CNRS EDITIONS**

# SOMMAIRE

Préface..... 8

Avant-propos..... 11

## LE TEMPS DES PEUPLES DE LA MER

La mer est le propre de l'homme..... 21

L'appel du large..... 31

Vivre de la mer ..... 59

Les maîtres du jeu ..... 83

## ENTRE TERRE ET MER

La guerre des cartes..... 115

Comprendre : le temps des savants..... 127



Réenchanter ..... 141

Le crépuscule des peuples de la mer ..... 157

LE TEMPS  
DES PEUPLES DE LA TERRE

L'État..... 181

Exploiter ..... 213

Abysses : l'ultime frontière ..... 245

Conclusion..... 265

Crédits photographiques ..... 272

⚙ Figure d'une espèce de baleine, tiré de *Œuvres*, Ambroise Paré, Paris, 1585.

# PRÉFACE

Comme le fait remarquer Cyrille P. Coutansais dans son avant-propos, le marin est naturellement taiseux sur son univers de travail et de vie car il lui paraît toujours difficile de décrire ce qui ne peut que se vivre et se ressentir, le plus souvent loin des regards. C'est sans doute dans ce déficit de communication qu'il faut chercher la faible appétence de nos décideurs pour les choses maritimes, quand bien même elles embrassent une multitude de problématiques – démographiques, sociologiques, économiques, alimentaires, stratégiques et militaires – qui ne trouvent donc souvent d'écho que dans leurs déclinaisons terrestres.

Il me semble par ailleurs que cette difficulté à communiquer, nourrie par une spécificité réelle du monde maritime, se satisfait également d'un entre-soi rassurant mais aussi d'un postulat excessif et parfois présomptueux qui consiste, pour le marin, à laisser croire que la mer est un tout en soi qui s'oppose donc à l'autre monde que constitue la terre, le posant de manière définitive comme un être humain à part, illustré par le triptyque bien connu : « les vivants, les morts et les marins ».

La force de cet ouvrage est de montrer que la mer constitue un gigantesque espace de découvertes, d'émerveillement et de conquêtes mais surtout d'échanges. C'est elle qui a permis la découverte de nouvelles terres, les mouvements de métissage entre continents, la diffusion des cultures, l'expansion économique, la survie parfois de



populations entières. À ce titre, elle est d'abord un relais entre « les terres » et le support, plus ou moins périlleux selon les époques, des mouvements des habitants et des richesses de la planète « terre ».

Au-delà, il y a bien sûr les ressources intrinsèques contenues par la mer, qu'il s'agisse de son espace liquide ou de ses fonds marins, de la pêche, du pétrole ou des terres rares « offshore » mais qui toutes ont vocation à rallier la terre, seul véritable zone d'habitat acceptable, de manière pérenne, par l'homme. C'est peut-être seulement dans le domaine des rapports de forces que la haute mer présente « en soi » une opportunité de confrontation ou de test des volontés des États, sans risque de dommages collatéraux sur des centres d'intérêt humains éloignés.

Au fond, même la nostalgie entretenue par les vieux marins se nourrit de ce rapport ambigu de la terre à la mer : si les tempêtes océaniques s'inscrivent comme des souvenirs diffus et parfois cruels, ce qui aura donné au marin sa capacité à défier la mer et marqué inéluctablement son esprit, c'est l'espoir de nouvelles terres, la perspective du retour au port d'attache, au sens propre du mot, la magie des détroits, terres entraperçues de manière éphémère, et la vie en équipage, micro-société très organisée qui décuple ses capacités et le rattache surtout, de manière salvatrice, à ses compagnons d'humanité.

Le Vice-Amiral d'escadre Denis Béraud,  
Major général de la marine



# AVANT-PROPOS

*« Je n'aime que la liberté, la musique et la mer », Jules Verne*

L'homme est né de la mer mais il en a perdu la mémoire... Lorsque nous remontons le fil de la vie, nous nous arrêtons le plus souvent au singe comme si seule notre mémoire terrienne subsistait. Notre origine est pourtant beaucoup plus ancienne et essentiellement « merrienne » : nous avons passé plus de temps dans l'eau que sur terre. Et notre planète elle-même a longtemps été bleue, toute bleue : il y a quatre milliards d'années, elle était totalement recouverte d'eau. Puis le jeu de la tectonique des plaques a fait émerger les continents, la terre et, aux alentours de trois milliards d'années, la vie est apparue. Elle est née dans les océans sous forme d'organismes unicellulaires qui ont évolué, ont profité des marées pour s'adapter à la terre ferme, avant, autour de 400 millions d'années, d'essaimer, de croître, de se complexifier jusqu'à donner le singe... puis l'homme.

Il en est de l'histoire des hommes comme de l'histoire de l'humanité : le prisme terrien, seul, a voix de cité. Et si l'on commence tout juste à admettre que l'Amérique ait pu être « visitée » par les Vikings avant sa (re)découverte par Colomb, le mythe de son peuplement par le détroit de Béring demeure tenace. On sait pourtant aujourd'hui que durant la période de glaciation, la zone qui liait l'Asie à l'Amérique était


impropre à toute flore, par conséquent à toute faune et donc à l'homme. On sait encore que la pomme de terre, dont le génome est typiquement américain, s'est retrouvée dans les îles polynésiennes dès l'an mille. On sait toujours que l'ADN des poulets d'Amérique du Sud présente une mutation propre aux espèces de Polynésie occidentale. Et pourtant... pourtant, on se refuse à imaginer un peuplement venu des océans.

La raison ? L'imaginaire des peuples terriens l'a emporté sur l'imaginaire des peuples de la mer, l'histoire du monde se conte sous ce prisme, les migrations ne pouvant se concevoir dès lors qu'à pied ferme. Les terriens avaient pour eux l'absence de preuve : le bois des navires n'est, somme toute, que de la matière organique et, en retournant à sa prime origine, efface toute trace de son passage. La mer, de manière générale, est peu hospitalière pour les vestiges de l'aventure humaine : on trouve le non périssable – comme le bronze, la porcelaine – quand les pondéreux se sont évanouis depuis bien longtemps. Sur ces restes, on s'est longtemps forgé une image faussée de la réalité, décrivant par exemple les échanges de la Chine avec l'Ouest comme tournés uniquement vers le luxe quand on sait aujourd'hui que l'essentiel du trafic était lié au riz.

L'absence de traces, d'éléments archéologiques joue donc un rôle important dans cette mémoire tronquée mais tout autant une incapacité à se décentrer, pour appréhender l'histoire du point de vue de la mer, à travers le regard de ses peuples. Reprenons une description de cette immensité bleutée par un des historiens qui l'a le mieux comprise, qui a le mieux saisi ses implications dans l'histoire de notre monde : « Là, il faut l'imaginer, la voir avec le regard d'un homme de jadis, comme une barrière étendue vers l'horizon. Une immensité obsédante, omniprésente, merveilleuse, énigmatique. À elle seule, elle est un univers, une planète<sup>1</sup> ». Même le grand Braudel la comprend mal, l'effleure : la mer n'est pas une « barrière » pour les peuples de la mer, elle est un passage.

---

1. Fernand Braudel, *La Méditerranée*, Éditions Flammarion, 1949.



Soyons juste, si nous ne disposons pas d'une vision « merrienne », cela n'est pas dû seulement aux terriens : le marin est taiseux. Par nature – comment raconter ce qui ne peut être que vécu ? – mais aussi par intérêt : on ne révèle pas des zones de pêches ou les voies d'accès à la fortune. On peut enjoliver à l'occasion – moyen de magnifier la monotonie du voyage –, chercher à effrayer en peuplant les océans de monstres, sirènes et autres vaisseaux fantômes pour mieux éloigner le terrien crédule, mais pour l'essentiel, on se tait.

L'histoire de ces hommes, de ces peuples commence toutefois à se recomposer : l'impressionnisme devient réalisme. Les archives – étrangères notamment – s'ouvrent, l'archéologie sous-marine progresse et, plus que tout peut-être, le regard change. Lentement, par petites touches, nous nous décentrons : les habitants du Vieux Continent prennent conscience, par exemple, que leur vision chrétienne a forgé l'image d'une étendue d'eau inquiétante, peuplée de krakens, de sirènes enchanteresses et autre Léviathan, quand dans d'autres civilisations, elle est un jardin d'Éden, un paradis sous-marin, des champs Elysées. Car si les civilisations terrestres trouvent leurs dieux dans les cieux, les civilisations maritimes ou fluviales vont les chercher au fond des océans ou des cours d'eau. On observe d'ailleurs, dans nombre d'imaginaires spirituels anciens, nordiques aussi bien que celtes, océaniens comme asiatiques, une même séquence initiale : « au commencement était un océan... ». La mer y est nourricière, à l'origine de la vie. Elle y est vénérée, incarnée par des dieux puissants et des êtres surnaturels aux pouvoirs nombreux et bénéfiques quand, pour les imaginaires terrestres, la mer est inquiétante, dangereuse, peuplée d'êtres monstrueux ou malfaisants.

⚙️ Au début du <sup>xxi</sup> siècle, près de 71% de la surface de la Terre est recouverte par l'océan.

C'est à une autre histoire des hommes que ce livre vous convie, une histoire rendant toute leur place à des civilisations qui avaient le goût du large. Des hommes qui, sans cartes, *Google Earth*, et autre GPS, partaient vraiment à l'aventure. Sans méconnaître le danger – ces hommes n'étaient pas inconscients – mais en le mesurant. La mer est dangereuse, ils le savaient – au beau milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on évoque encore la cadence d'un naufrage par jour... – mais ils y trouvaient cette soif d'ailleurs, une certaine forme d'indépendance et bien souvent la puissance. Car ces civilisations ont longtemps dominé leurs homologues terriennes. Elles puisaient dans la mer une technicité, un savoir-faire, une richesse qui leur a longtemps permis de dominer la terre : c'était le temps des thalassocraties. Puis est venu le temps du retournement, l'éternel balancier du pouvoir et la décision s'est retrouvé loin des flots. L'État est devenu donneur d'ordres, régissant peu à peu la mer, tandis que le financier mettait la main sur ses circuits. Les « peuples des mers » sont devenus sous-traitants, participant à une exploitation des océans de plus en plus vaste, variée et parfois incontrôlée.

Aujourd'hui les hommes s'intéressent à un sanctuaire longtemps préservé : les abysses. Nécessité fait loi : la croissance démographique, la volonté de tous les peuples d'accéder à un mode de vie à l'occidentale pousse à aller de plus en plus loin, de plus en plus profond pour dénicher les ressources qui, à terre, commencent à se raréfier. Les ressources minérales attirent tout comme les organismes qui s'y mêlent. Ces profondeurs obscures regorgent en effet de vie... d'une vie qui nous est encore en grande partie inconnue. Le recensement de la vie marine (*Census of marine life?*) évalue à un million les espèces terrestres décrites et enregistrées contre 250 000 pour leurs homologues marines, mais 70 à 80 % de ces dernières seraient encore à découvrir.

---

2. Programme de recherche international destiné à inventorier la vie marine.

Cet inconnu en recèle un autre, plus essentiel encore : l'origine de la vie. La découverte par l'*Alvin*, en 1977, de formes de vie atypiques prospérant au contact d'un hydrothermalisme sous-marin actif depuis les prémises de l'histoire de notre globe, a, ici, tout changé. Les moyens d'exploration permettront peut-être un jour à certains biochimistes de trouver les traces de la première forme de vie apparue sur Terre, au fond des mers, il y a trois milliards d'années, et de saisir, d'entrevoir, l'origine de la vie comme les fossiles, à terre, nous l'ont permis. Encore faut-il que nous sachions préserver ces traces...

Et c'est là que la réunification de nos mémoires, merrienne et terrienne, peut prendre tout son sens, son importance. Nos esprits continentaux y sont prêts. L'aéroplane puis l'aventure spatiale, en nous faisant découvrir notre Terre vue d'en haut, ont accéléré une prise de conscience : la Terre, notre Terre est bleue. Bleue et finie : nous n'en avons pas de rechange. L'homme doit exploiter les océans bien entendu – il lui faut vivre, survivre parfois – mais il doit aussi en être le protecteur. Réunir nos deux hémisphères, terrien et merrien n'est plus une option : c'est une obligation.









An aerial photograph of a coral reef, showing various shades of blue and green. A large white circle is centered over the image, containing the text "Le temps des peuples de la mer".

Le temps  
des peuples  
de la mer



Imprimé en France, sur papier couché mat G-Print blanc 115g/m<sup>2</sup>  
certifié 100% PEFC

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions  
sur notre site [www.cnrseditions.fr](http://www.cnrseditions.fr)